

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME XXVII — N°3  
DÉCEMBRE 1949\*

## SOMMAIRE

<b>Séance Commémorative des XX<sup>e</sup> et XXV<sup>e</sup> anniversaires des poètes Giraud et Gilkin (discours prononcé par M. Valère-Gille, à la séance du 17 décembre 1949).....</b>	<b>143</b>
<b>Hommage à Iwan Gilkin (discours prononcé par M. Henri Liebrecht, à la séance commémorative des XX<sup>e</sup> et XXV<sup>e</sup> anniversaires des poètes Giraud et Gilkin).....</b>	<b>147</b>
<b>En marge des « Flamandes » d'Emile Verhaeren (lecture faite à la séance du 19 novembre 1949 par M. Gustave Vanwelkenhuyzen).....</b>	<b>151</b>
<b>Rapport du Jury chargé de juger le concours scolaire de l'année 1949 .....</b>	<b>165</b>
<b>Chronique :</b>	
<b>Prix .....</b>	<b>168</b>
<b>A l'Institut de France.....</b>	<b>168</b>
<b>Ouvrages reçus.....</b>	<b>171</b>
<b>Table des matières.....</b>	<b>173</b>

---

## Séance Commémorative des XX<sup>e</sup> et XXV<sup>e</sup> anniversaires des poètes Giraud et Gilkin

(Discours prononcé par M. VALÈRE-GILLE,  
à la séance du 17 décembre 1949).

---

Messieurs de l'Académie,  
Mesdames, Messieurs,

Vous m'avez chargé de rendre hommage à la mémoire de notre grand poète classique, notre confrère Albert Giraud, mort il y a 20 ans. J'ai accepté cet honneur avec empressement. Il y a toujours une certaine tendresse mélancolique à évoquer un passé lointain. Vous m'excuserez donc si, au cours de cette brève évocation, je laisse paraître quelque sentiment.

Albert Giraud ne fut pas seulement mon compagnon d'armes au temps héroïque de la *J. B.* Il fut un ami, le confident de toutes mes pensées. Il fut la moitié de mon âme, *dimidium animæ meæ*. Si, de revoir, au moment où je parle, son visage pâle, ironique et ardent m'émeut douloureusement, je ressens pourtant à cette douleur une secrète et paisible volupté. Elle fortifie en moi la certitude que ce noble ami vit toujours. Il me visite, il me parle à mi-voix, il me sourit mystérieusement, il m'enseigne, et son enseignement rayonne comme le visage même d'Apollon. Il me guide fraternellement parmi les chemins de l'Art qui ne sont bien souvent aujourd'hui que des sentiers de ronces — je n'ose dire des culs-de-sac.

Les temples des dieux sont en ruines ; mais parmi les ruines Albert Giraud garde une divine impassibilité. Il sait que les ruines sont parfois une gloire et que les dieux à qui ces temples furent consacrés ne meurent pas. Je l'entends encore réciter ces vers de Sainte-Beuve :

*Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit  
Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.*

Messieurs, cette heure merveilleuse où ma jeunesse ressuscitée vient frapper à ma porte je vous la dois, et je vous en remercie.

Souffrez maintenant qu'un instant j'oublie votre présence pour ne plus voir que notre cher et illustre confrère et ne plus parler que de lui.

Dès la fondation de notre Académie par le roi Albert, dès la première séance de l'Albertine, Albert Giraud est des nôtres. Il siège parmi nous. Mais à ses côtés un siège symbolique est vacant ; c'est celui de son compagnon d'Université, son ami de cœur et de pensées, Emile Verhaeren. Je n'ai pas à vous rappeler l'horrible raison pour laquelle Verhaeren ne l'occupa pas.

Albert Giraud et Emile Verhaeren avaient à Louvain partagé leurs enthousiasmes juvéniles. Plus tard la vie littéraire les séparèrent. Ils servirent chacun leurs dieux. Mais jamais ils ne renièrent leur amitié d'Université. Une lettre poignante de Verhaeren conservée à la Bibliothèque Royale, en porte témoignage. Je pourrais aussi moi-même l'affirmer. Je me souviens : c'était en 1914, quelques jours avant la fourbe agression de l'Allemagne. Je rencontrai Verhaeren. Il vint à moi à grandes enjambées violentes, le front bas, sa longue moustache au vent, en état d'enthousiasme comme toujours. Il avait reçu et avait lu de tout son cœur fiévreux un des plus beaux recueils de vers d'Albert Giraud : *La Guirlande des dieux*. Il en était encore tout frémissant. Il m'en parlait ; c'était un dithyrambe. Et me pressant avec une sorte de fureur, en me regardant par-dessus son lorgnon, il me cria : « Giraud ! il a plus de goût que moi ! ».

Ce fut pour moi son testament littéraire. En effet, quelques jours après cette rencontre, c'était la guerre ; Verhaeren quittait la Belgique. Ce fut Rouen... Je ne devais plus le revoir...

« Il a plus de goût que moi ! » Nul hommage ne pourrait valoir ce cri du poète fraternel. Je dis fraternel, parce que ces deux poètes sont frères de race, flamands tous les deux et restés flamands malgré leur éducation. Mais Verhaeren est resté flamand, presque sauvagement flamand, tandis qu'Albert Giraud s'est italianisé comme les artistes de la Renaissance. Ils sont les deux sommets altiers de notre Parnasse, l'un couronné de foudre et d'éclairs, l'autre couronné d'une lumière immobile et divine. C'est ce qu'exprimait Verhaeren lorsqu'il s'écriait que Giraud avait plus de goût que lui. Il signifiait qu'Albert Giraud s'était dépouillé de ce qu'il appelait lui-même « la lourdeur flamande », qu'il s'était affiné, tel Van Dyck après son séjour en Italie. Au lyrisme tribunitien de l'auteur des *Forces tumultueuses*, s'opposait le lyrisme aristocratique de l'auteur de la *Guirlande des dieux*. Verhaeren restait le réaliste romantique des *Flamandes* ; Albert Giraud s'était discipliné dans la facture minutieuse des rondels de *Pierrot lunaire*. Si on peut dire de Verhaeren ce que disait Rivarol de J. J. : « il y a des cris et des gestes dans son style », on peut dire d'Albert Giraud qu'une hautaine pudeur, un sens toujours en éveil de la mesure et de l'harmonie, une sorte d'orgueil poétique le retinrent toujours de s'abandonner à un délire dyonisiaque.

Avant de parvenir à cette sérénité goethienne, Albert Giraud avait été un des plus fanatiques partisans de la phalange romantique. Il avait été un révolté, un exalté, un prophète de l'Art, au double visage de haine et d'amour. Il avait lancé l'anathème à son siècle, et le maudissant il s'était retiré de lui ; il se voulait « Hors du siècle ». C'est le titre qu'il donna à ses premières odes. Comme beaucoup de ses frères romantiques qui s'étaient réfugiés dans les splendeurs des civilisations disparues, Hugo, Gautier, Flaubert, Leconte de Lisle, Heredia et que d'autres !, Albert

Giraud avait évoqué la cour héroïque, décadente et voluptueuse des derniers Valois. Mais on ne s'enferme pas impunément dans un retrait étouffant où tout jusqu'à la lumière du jour est artificiel. On ne peut se satisfaire des plaisirs secrets que l'on se donne, on ne peut pas se jouer des « Dernières fêtes », on ne peut vivre dans un monde imaginaire, fut-il peuplé des rêves les plus riches et les plus voluptueux. Giraud qui détestait la vie parce qu'il l'aimait trop, fut bientôt las de ces jeux de princes efféminés. Il comprit le néant de son idéal et laissa tomber sa plume. Dix ans, il garda le silence. Ce furent dix ans de méditations. Il cherchait le sens de la vie, le but de la vie. Ce fut alors qu'à la suite d'une dépression nerveuse, il fit le voyage d'Italie. C'est là qu'il retrouva les dieux qu'en secret il n'avait jamais cessé d'adorer. Il connut, comme ses grands ancêtres flamands, la beauté du ciel, et la beauté des choses. Il se connut lui-même et confondit dans un même amour sa vie et la vie universelle, les hommes et les dieux. La Muse revint le visiter. Il saisit la lyre frémissante et cette fois, calme, heureux, enivré d'une lumière divine et rythmant ses vers aux battements des ailes d'Apollon, il entonna un hymne à la Grèce éternelle et à l'éternelle Beauté. Il chanta la vie, la vie belle, joyeuse, la vie présent divin. Et ses chants s'appelèrent *La Guirlandes des dieux*, *La Frise empourprée*, *Eros et Psyché*. Il se tut un instant et reprit avec un léger sourire : *Le Concert dans un Musée*, *Le Sang des roses*, *Le Miroir Caché*.

Messieurs, il s'arrêta brusquement de chanter. C'était ce jeudi 26 décembre 1929 vers 11 h. du matin. Le grelotement du téléphone m'appela. J'entendis : « On vient de trouver Albert Giraud foudroyé dans sa salle de bain »... Je courus chez lui. Il reposait sur son lit dans son immobilité éternelle. La mort avait sculpté son visage dans un pur paros ; un sourire léger, comme l'ombre d'une aile, glissait sur sa lèvre ironique. Il vivait désormais de la vie de l'esprit et je songeais à ce vers de Victor Hugo qu'il avait choisi comme hautaine devise :

« *Ami, cache ta vie et répands ton esprit.* »

## Hommage à Iwan Gilkin

(Discours prononcé par M. Henri LIEBRECHT,  
à la séance commémorative des XX<sup>e</sup> et XXV<sup>e</sup> anniversaires  
des poètes Giraud et Gilkin)

---

Faut-il tenir pour un rapprochement voulu par le destin le fait qu'à une même date notre Compagnie commémore le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Iwan Gilkin et le vingtième anniversaire de celle d'Albert Giraud. Ainsi se trouvent rapprochés en un seul hommage deux grands poètes que furent deux grands amis. Pour cet anniversaire Valère Gille saluera la mémoire d'Albert Giraud, lui dont le nom se trouva mêlé si intimement à la vie littéraire de l'un et de l'autre qu'on avait coutume de parler autrefois des trois « G » de la « Jeune Belgique ».

L'Académie a bien voulu me réserver l'honneur d'évoquer devant vous le poète de « La Nuit », le dramaturge d' « Egmont », auquel une amitié profonde me lia pendant de longues années. Je l'en remercie, car toute occasion m'est précieuse de parler de l'homme et du poète. Je les ai beaucoup aimés l'un et l'autre : si l'homme avait le caractère le plus affable, le plus large et l'intelligence la plus vaste, je tiens le poète pour l'un de ceux dont nous avons le droit de nous montrer fiers.

Gilkin était né en 1858, d'une famille appartenant à la bourgeoisie riche. Sa mère se montra une femme sensible qui sut développer en lui des dons artistiques précoces. Son père était, au dire même du poète, un homme aimable et doux, qui aimait l'étude et aussi les arts; il pratiqua la peinture et cultiva la musique. Il s'était formé une fort belle

bibliothèque dont son fils profita largement et qui fit de lui un lecteur insatiable et d'une étonnante mémoire.

Ce long voyage à travers les livres devait lui permettre d'aborder avec une égale curiosité aussi bien les sciences que la littérature. Il s'intéressa longuement à la botanique mais sa prédilection allait à l'histoire, surtout à celle des civilisations. Il se plaisait à croire que la situation de nos provinces aux confins des courants intellectuels venus des pays latins et germaniques nous conférait une aptitude particulière à l'étude de la philosophie appliquée aux lois de l'histoire. C'étaient là des sujets qu'il aimait à aborder et qui montraient le don qu'il avait de traiter les idées générales, d'opérer des rapprochements d'une extrême nouveauté et de dégager, de la confusion apparente des événements, des conclusions empreintes d'une clarté persuasive.

Sa jeunesse et son adolescence firent une large part à des recherches et à des lectures qui le captivaient. Dans ses « Mémoires », restées malheureusement inachevées, il a longuement parlé du bonheur qu'il éprouva à pénétrer dans un monde inconnu où chaque découverte lui était un émerveillement : « Ma seizième et ma dix-septième année, écrit-il, m'ont laissé le souvenir d'une fête printanière faite de lumière, de joie et de je ne sais quelle délicieuse griserie de croissance. Le monde m'apparaissait comme une conquête resplendissante, dont mon âme s'emparait sans effort, dans une promenade triomphale... Ah, qui n'a pas ressenti comme moi l'ivresse sacrée de l'adolescence ne connaît point la beauté de la vie ! »

Ce jeune homme, ainsi doué de toutes les qualités d'esprit, ne savait où porter ses préférences, anxieux d'éprouver toutes les sensations que son cœur et son esprit pouvaient trouver à la lecture d'une belle page ou à l'exécution d'un beau morceau de musique. Longtemps il balança entre deux arts qui l'attiraient également. Il se jouait de toutes les difficultés, virtuose du clavier, porté même à la composition, dont il n'approfondit cependant pas les secrets car l'effort le rebutait assez vite. « J'obtenais donc à peu de frais,



confesse-t-il, des résultats qui eussent exigé de la plupart des jeunes gens une somme d'efforts considérable. Il en allait là dessus de mon piano comme de mes autres études. Peut-être cette facilité m'a-t-elle été plus nuisible qu'utile, car elle m'a permis d'éparpiller mon activité sur un grand nombre d'objets; il en est résulté que durant toute ma vie j'ai obéi à des sollicitations multiples et variées au lieu de concentrer toutes mes capacités dans une direction unique où j'aurais pu, sans doute, parvenir aux premiers rangs. Dois-je le regretter? Je le regretterais sûrement si j'étais ambitieux; mais je suis plutôt un épicurien et en papillonnant sur toutes les fleurs de la science et de l'art, j'ai trouvé tant de jouissances exquisés que je ne saurais me reprocher bien sévèrement mon vagabondage intellectuel. »

Si le compositeur n'a pas été plus loin que l'esquisse de la musique de scène de quelques-uns de ses drames et notamment du « Roi Cophétua », le poète du moins et aussi le dramaturge ont mené à bien — et jusqu'à l'achèvement parfait — quelques œuvres essentielles. Toute sa vie il a été attiré par le théâtre. Très jeune, il avait déjà parcouru la production dramatique de toutes les grandes littératures, allant d'instinct aux génies, Eschyle, qui devait plus tard lui inspirer son « Prométhée », Goethe, dont l'« Egmont » ne lui semblait pas avoir un caractère suffisamment national et qui devait le pousser à écrire, à son tour, un drame du même nom dont les beautés vous apparaîtront à la lecture de quelques scènes. Mais son dieu était Shakespeare. Il a raconté, avec un émoi dont le temps n'avait pas diminué l'intensité, quelle révélation lui fut la première lecture d'« Othello ». Un de ses professeurs de musique lui avait prêté l'adaptation d'Alfred de Vigny. L'éblouissement commença dès la première scène et à peine le jeune homme eut-il fini sa lecture qu'il la reprit au début, ne pouvant se décider à l'abandonner et ne consentant à descendre pour le repas que sur la promesse de sa mère de lui offrir une édition complète du théâtre de Shakespeare.

La leçon ne fut jamais perdue et les papiers laissés par Gilkin, que j'ai lus pour la majeure partie, sont pleins d'idées dramatiques, de projets de pièces, de fragments inachevés. Tout lui était matière à drame ou à comédie, la légende comme l'histoire, le rêve comme la réalité. A ses « Etudiants Russes », qui mettent en scène la révolution de 1905, n'a-t-il pas donné pour suite un énorme drame, encore inédit, « Les Pieds d'Argile » dans lequel s'achève la tragique destinée des Romanov ?

La poésie lyrique d'Iwan Gilkin porte la marque des émotions qu'il ressentit lorsque l'adolescent, quittant le cadre heureux de la vie familiale, se trouva en contact avec les réalités de l'existence. Il a dit lui-même combien il avait été frappé par les transformations de la vie sociale. Comme chez Verhaeren on peut entendre dans les poèmes de « La Nuit » les rumeurs d'un monde nouveau. Vous écou-terez tout à l'heure « La Chanson des Forges », où gronde la colère du poète contre les forces aveugles de l'industrie, qui transforment le monde, sans souci de la vie des hommes et de leur bonheur. Souvent en parlant de « La Nuit » on a voulu y déceler l'influence de Baudelaire et de son pessimisme. Gilkin s'en est toujours défendu et Albert Giraud, qui fut le confident de sa pensée, n'a cessé de protester contre une ressemblance qui avait d'autres raisons. J'ai moi-même montré que l'influence de Leconte de Lisle est à la fois plus apparente et plus justifiée.

L'hommage que nous apportons aujourd'hui à deux grands écrivains, dont le rôle fut essentiel et l'action féconde dans l'évolution de notre école littéraire, se défend de prendre la forme d'une étude critique. Le lyrisme d'Iwan Gilkin s'est toujours épanoui sous le contrôle de sa raison. Artiste du verbe, il a été un homme de son temps et son œuvre en reflète les inquiétudes, les curiosités et les espérances. Un jour viendra où on le mettra à sa place, celle que notre admiration lui a déjà accordée et qui lui confèrera, selon le mot de Gœthe « une manière d'immortalité ».

# En marge des « Flamandes » d'Emile Verhaeren

---

(Lecture faite à la séance du 19 novembre 1949  
par M. Gustave VANWELKENHUYZEN).

---

*Les Flamandes*, d'Emile Verhaeren, parurent le 1<sup>er</sup> février 1883. L'ouvrage sortait des presses de la typographie Hochsteyn, établie rue de la Paille, n° 8, à Bruxelles. L'édition ordinaire comprenait, aux termes du contrat, « cinq cents exemplaires sur beau papier impérial, en caractères elzéviriens et dans le format Charpentier ». Le petit volume de 122 pages in-16 se vendait trois francs cinquante. Vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande, à cinq francs, constituait le tirage spécial (1). Cinq volumes sur Hollande étaient, en outre, réservés à l'auteur (2). Sur la couverture figure la vignette qui servait d'enseigne à l'éditeur : un semeur au travail, dont l'image est surmontée du mot : *serendo*, inscrit sur une courte banderole. Vague rappel de « l'homme à la bêche » des éditions Lemerre.

On a dit (3) que Verhaeren avait dédié cette première édition de son *maiden book* à Jean Richepin, puis, qu'ayant changé d'école, il avait dans la 2<sup>e</sup> édition (Mercure de France,

---

(1) Parmi ces 25 exemplaires, il n'existe qu'un seul grand papier, qui a figuré dans la 3<sup>e</sup> vente de la Bibliothèque du regretté Henri Leclercq. Le catalogue dit qu'il porte un « beau quatrain autographe, signé, au haut du faux titre ». Le volume s'est vendu 15.500 francs !

(2) Dans le cabinet de travail du poète, reconstitué à la Bibliothèque royale, se trouve un exemplaire sur hollande, enrichi de compositions originales de Guillaume Delsaux et qui porte cette curieuse et plaisante dédicace autographe : « J'offre cet exemplaire à mon cher ami, à moi E. V. ».

(3) Voir Valère GILLE : *La Jeune Belgique*. Collection Nationale. Office de Publicité, Bruxelles, 1943, p. 53.

1895) supprimé la dédicace. En réalité, seule la poésie liminaire, *Les Vieux Maîtres*, est adressée en hommage « à Maître Jean Richepin ».

Quelques mois plus tôt, le jeune poète, ayant jugé l'occasion favorable d'entrer en rapport avec l'auteur de la *Chanson des gueux*, lui avait envoyé ces vers et annoncé son intention de les lui dédier. Flatté et honoré, son confrère français l'avait remercié en ces termes :

28 nov. 82

Mon cher Confrère,

Votre poème *Les Vieux Maîtres* me plaît infiniment. Il est haut en couleur, gras, suant, reluisant, pétant, et bien digne enfin des ribotteurs d'art qu'il chante. Vous me ferez, en me le dédiant, un véritable honneur et un grand plaisir. Je vous prie donc, mon cher confrère, d'agréer pour cette dédicace tous mes remerciements avec l'expression de ma vive cordialité.

Jean Richepin,  
9, rue Galvani (1).

D'autres pièces encore des *Flamandes* témoignent, de la même manière, des admirations ou des sentiments amicaux de l'auteur : *Les Plaines* (IV) sont dédiées « à Maître Edmond Picard », la suite de sonnets intitulée *Croquis de Ferme* (de VI à XXX), « A mon vieil et cher ami Georges Rodenbach », le long poème *Les Paysans* (XXXIII) « A Maître Léon Cladel » ; *Amours de Gars* (XXXV) enfin, « A Maître Camille Lemonnier ».

Dans la réédition de 1895, qui rassemble *Les Bords de la Route*, les *Flamandes* et les *Moines*, toutes les dédicaces particulières ont été supprimées, l'ensemble du recueil

---

(1) Lettre reproduite en fac-similé dans le n° du 20 décembre 1883 de la *Jeune Belgique*, p. 10.

primitif étant cette fois, comme dans les rééditions postérieures (1), dédié au seul Léon Cladel (2).

Est-ce à dire que Verhaeren, en abjurant le Parnasse, a renié du même coup tous ses maîtres et amis, à l'exception de l'auteur du *Bouscassié*? Ridicule hypothèse que l'exemple, parmi d'autres, de sa constante affection pour Lemonnier, suffirait à ruiner. Disons plutôt que le poète, désireux en 1895 de simplifier le système de ses dédicaces, crut bon, sans rien retrancher de ses autres enthousiasmes, d'exprimer cette fois son admiration et sa spéciale gratitude à l'égard de Cladel, mort dans l'intervalle. A l'exemple du chantré épique des paysans quercinois, lui-même, dans son premier livre, n'avait eu d'autre but que d'exalter l'humeur et les gestes des rustres de son terroir. La lecture des romans régionalistes de l'écrivain français n'avait pas peu contribué sans doute à fortifier en lui, comme en quelques autres jeunes écrivains belges, la résolution de créer une littérature d'inspiration nationale. Au surplus, dès 1869, Camille Lemonnier avait donné le mot d'ordre, en proclamant en tête de *Nos Flamands* — un titre dont Verhaeren s'est peut-être souvenu en faisant choix du sien — : « Nous-mêmes ou périr ».

(1) *Œuvres*, tome III, Paris, *Mercur de France*, 1922.

(2) Il y a bien d'autres différences entre l'édition originale et la première édition collective du *Mercur de France*. Celle de 1883 comporte 37 poésies, tandis que celle de 1895 n'en compte plus que 30. Ont été supprimées les neuf pièces suivantes, toutes appartenant aux *Croquis de ferme* : *Les Fermiers*, *La Cour*, *Le Potager*, *Le Hangar*, *Les Troupeaux*, *Les Chiens de garde*, *En été*, *Soir d'octobre*, *Deuil*. Ont été ajoutés : *Dimanche matin*, un sonnet qui appartenait à la première édition d'*Au bord de la Route*, et *Les Funérailles*. Le poème *Amours de gars* (1883), amputé d'une trentaine de vers, s'intitule en 1895 : *Amours rouges*. Aux *Flamandes de Rubens*, la dernière pièce, devient en 1895 : *Aux Flamandes d'autrefois*. Les 8 derniers vers de *Les Vieux Maîtres* disparaissent en 1895. De même, ont été supprimés, dans le II des *Plaines*, le 1<sup>er</sup> et le 4<sup>e</sup> quatrains ; le III du même morceau, un ensemble d'une soixantaine de vers, a été remplacé par six quatrains. Ainsi se manifeste chez Verhaeren cette tendance à la sobriété qui précisément lui est venue, vers 1892, en même temps que « le goût de l'ordonnance simple, grave et classique » (A. FONTAINE, *Verhaeren et son œuvre*, p. 124). De très nombreuses corrections de détail confirment le souci du poète d'alléger le vers et d'éliminer les erreurs ou les bizarreries de vocabulaire et de syntaxe. Elles attestent, en outre, sa préoccupation d'élargir la portée de son œuvre : tous les mots qui rappellent de manière trop précise la Flandre ont, en effet, été éliminés. (Voir, à propos des diverses éditions des *Flamandes*, M.-J. HACHELLE, *Grands livres négligés*, dans *Collectio*, 30 mars 1935, et Fr. VERMEULEN, *Les débuts d'E. V.*, Collection Nationale, p. 43.)

Des pièces très diverses que le poète écrivit du début de 1879 à fin 1882, plus d'une, par son caractère, ne pouvait trouver place dans l'ensemble des *Flamandes*. On ne sait, à vrai dire, quand ni comment la conception du recueil se précisa dans son esprit. Mais, à coup sûr, la découverte de cette veine, il la doit, pour une bonne part, à l'œuvre des Teniers, des Brauwer, des Jan Steen, dont il célèbre, dans sa poésie liminaire, la grasse matérialité, le sensualisme joyeux et débridé; à celle de Rubens aussi, dont il glorifie les femmes charnues et roses, débordantes de force et de santé.

Des toiles de ces peintres contemplées à loisir dut naître un jour l'idée d'une interprétation littéraire, sur le mode épique, de la vie flamande. Autant que ses souvenirs d'enfance, les aspirations confuses et tumultueuses de son tempérament, si conforme à celui de ces « vieux maîtres », le prédisposaient à pareille évocation.

Si parfois d'autres sujets le sollicitent entre-temps, son projet l'occupe de plus en plus et, pièce après pièce, l'œuvre se réalise. De l'ensemble de cette production qui va de la *Vachère* aux compositions les plus récentes, encore convenait-il d'éliminer tout ce qui ne se rangeait pas sous le titre du recueil et pouvait nuire à l'unité de son inspiration.

Déjà, pour ce motif, il avait renoncé à y faire figurer un sonnet intitulé *Mon Art*, qui pourtant, à l'origine, devait lui servir de préface. Seule une lettre du poète à Van Arenbergh nous l'avait conservée <sup>(1)</sup>.

Nous connaissons encore une autre poésie que Verhaeren supprima, presque à la veille de la publication, précisément parce qu'elle ne répondait ni à l'objet, ni au ton de l'ouvrage. Elle est la dernière du recueil dans les épreuves d'imprimerie aujourd'hui conservées à la Bibliothèque royale <sup>(2)</sup>. Très heureusement le poète la remplaça par l'ode *Aux Flamandes*

(1) On la trouvera dans le *Flambeau*, n° du 30 novembre 1926.

(2) Voir notre étude : *Verhaeren à l'école de Lemonnier*, dans la *Revue générale belge*, mai 1948.

de *Rubens*, vers exaltés que leur relief et leur couleur rendaient bien plus dignes de couronner l'œuvre.

La pièce sacrifiée devait paraître, peu après la mise en vente des *Flamandes*, dans la revue verviétoise le *Do-Mi-Sol* <sup>(1)</sup>. Avec l'acquiescement de l'auteur, Albert Giraud l'avait adressée à son ami Gustave Andelbrouck, qui collaborait à la *Jeune Belgique* en même temps qu'en province il dirigeait, avec d'autres, cette modeste mais active feuille d'avant-garde.

« Je vous envoie une poésie de Verhaeren, avait expliqué Giraud, qui primitivement faisait partie des *Flamandes*, mais qu'au dernier moment ses grâces un peu mignardes ont fait supprimer. Verhaeren, avait-il ajouté, a lu quelques numéros du *Do-Mi-Sol* et ne demande pas mieux que d'occuper de temps en temps votre Coin des poètes » <sup>(2)</sup>.

Le journal devait cesser de paraître peu après; aussi le jeune écrivain n'y publia-t-il pas d'autres vers. Voici cette

#### PETITE CHANSON

*Fille folle, qui n'êtes sage  
Que tous les trente-deux du mois,  
Si ce soir vous allez au bois,  
Ne serrez trop votre corsage.*

*J'ai vu près des arbres chenus,  
Là-bas, où le marais qui fume  
Remplit l'air de fièvre et de brume  
Passer le vol des amours nus.*

*Les pauvrets avaient fait des lieues.  
Leurs petits culs bouffis et blancs  
Et leurs ailes étaient tremblants,  
Et leurs cuissettes étaient bleues.*

---

<sup>(1)</sup> N° du 18 mars 1883.

<sup>(2)</sup> Inédit.

*Tristes, ils le sont sûrement,  
Eux, les gamins en amourettes,  
Eux, les grapilleurs (sic) de fleurettes,  
Font des mines d'enterrement.*

*En vain dans un lit de caresses  
Voudraient-ils se chauffer entre eux,  
Leurs baisers sonnent sec et creux  
Et le froid gèle leurs tendresses.*

*Ils furetaient dans les roseaux,  
A droite, à gauche, à ras de terre,  
Cherchant à loger leur misère  
Dans les nids vides des oiseaux.*

*Mais le vent glacé par secousses,  
Le vent d'automne avait détruit,  
Pendant l'orage de la nuit,  
Les nids de branches et de mousses.*

*Or, savez-vous que ces follets,  
Que ces bohèmes sans couchette,  
Trouveraient très molle cachette,  
Entre deux seins bien rondelets ?*

*Qu'ils auraient là prison gentille,  
Où fourrer leur petit museau,  
Où chauffer leurs pieds et leur peau  
A votre cœur de jeune fille ?*

*Donc, follette, qui n'êtes sage  
Que tous les trente-deux du mois,  
Si ce soir vous allez au bois,  
Ne serrez trop votre corsage.*

Emile VERHAEREN.

Convenons-en tout de suite : cette pièce n'ajoute rien à notre admiration pour le poète. Son manque d'accent, sa



forme hésitante et maladroite la confondent avec certains autres juvenilia que nous connaissons. Comme dans les sonnets des *Mignardises d'amour*, qu'il avait écrits vers le même temps, mais que le sage Van Arenbergh lui déconseilla de publier, on trouve ici l'écho de sa vie libre et joyeuse de jeune bourgeois émancipé. Sa murse y joue à l'effrontée. Bientôt, dans les *Flamandes*, dédaignant les coquetteries et les fausses pudeurs, elle étalera sans vergogne ses lourds et triomphants appas de Vénus rustique et gaillarde. Sensuelle, débordante de vie, prête aux amoureux ébats, elle incarnera non seulement l'idéal du poète, mais celui des peintres flamands dont il s'est inspiré (1).

\* \* \*

Les *Flamandes* furent très diversement accueillies par la critique belge (2). Chaleureusement défendu par les uns, violemment attaqué par les autres, le recueil suscita à son apparition un hourvari de bravos et de huées.

Mais que l'œuvre dans certains milieux provoquât le scandale n'était point pour déplaire au jeune auteur et à ses amis. Albert Giraud, écrivant à Andelbrouck pour lui annoncer la sortie de presse des *Flamandes*, déclarait : « Si les imbéciles voulaient se mettre à clamer, ils rendraient un grand service au poète. Car je crains que cette franche et sincère poésie ne soit pas prisee des bourgeoisants dont parle D<sup>RRRRR</sup> (sic) Valentin : ça n'est pas assez éthéré, assez romance. Le bourgeois est un grand spiritualiste !! » (3).

La querelle passionna tout un temps le monde des écrivains, mettant aux prises partisans et adversaires de la nouveauté. Par ses outrances, ses violences et ses partis pris,

---

(1) On trouvera une analyse du recueil dans notre ouvrage sur *l'Influence du Naturalisme français en Belgique de 1875 à 1900*. Mémoires de l'Académie royale de littérature, 1930, pp. 154 à 157.

(2) Voir Fabrice POLDERMAN, *Les « Flamandes » d'E. V. et la critique belge en 1883*, dans la *Socété nouvelle*, janvier 1914, et Fr. VERMEULEN, *ouvr. cité*, pp. 39 à 42.

(3) Lettre inédite, datée du 9 février 1883, aimablement communiquée par M. Chr. Fettweis, de Verviers. — Emile Valentin était le rédacteur en chef du *Journal des gens de lettres belges* (1880-1885).

le livre, en effet, forçait chacun à prendre position, à se déclarer pour ou contre le naturalisme. Deux ans après *Un Mâle*, il sonnait dans les deux camps le définitif ralliement des troupes. On peut dire qu'à ce titre il marque, tout comme le roman de Lemonnier, une date dans l'histoire des lettres en Belgique.

Le public lui-même, ému par les clameurs qui s'élevaient ici et là, sortait de son indifférence, s'informait, s'inquiétait, disait son mot. Ce tumulte, ces protestations, ces curiosités nouvelles, c'étaient autant de signes du renouveau littéraire.

En regard des opinions diverses que le recueil suscita parmi la critique, il sera — pensons-nous — curieux de placer un témoignage qui, pour être d'ordre privé, n'en aide pas moins à reconstituer le « climat » de ces années. Surtout il nous renseigne — et par là sans doute est-il particulièrement précieux — sur le milieu familial et villageois où Verhaeren avait grandi, mais dont il s'était volontairement éloigné.

Il s'agit, en l'espèce, de la lettre que le vicaire de St-Amand sur l'Escaut adressait le 3 septembre 1883 à son ouaille égarée, le jeune auteur des *Flamandes*. Le signataire avouait n'avoir pas lu le livre. Mais il avait entendu les propos et jugements défavorables de certains amis communs, dont quelques-uns pourtant passaient pour avoir les idées larges. Une feuille libérale de Bruxelles avait elle-même <sup>(1)</sup> jugé l'ouvrage immoral et indécent. En fallait-il davantage pour inquiéter le bon prêtre ?

C'est, en vérité, toute la conduite récente, toute l'évolution morale du jeune villageois émancipé qui sont, à ce propos, mises en question. Comptable vis-à-vis de Dieu, comme de la famille encore mal informée, le directeur de conscience use de toutes les ressources de sa rustique éloquence pour attendrir le pécheur et le ramener dans la voie du salut.

---

(1) La *Chronique*, du 5 mars 1883. *Littérature*, signé R.

Loué soit J.-C.

Mon cher Emile Verhaeren,

Vous me permettrez de vous écrire quelques lignes, je regrette seulement que ce soit en des circonstances si pénibles, sur un sujet si triste.

Vous entendez déjà que je veux parler de votre malencontreux livre : « les *Flamandes* » livre qui d'avis de vos meilleurs amis et connaissances n'a servi qu'à vous faire un mauvais nom, qu'à ternir votre réputation, qu'à affliger vos respectables parents et tous ceux qui s'intéressent à votre bonne famille.

Souffrez que je vous dise ma manière de voir franchement, ouvertement en ma qualité de prêtre et ancien ami.

Vous devez donc avoir écrit un mauvais livre, immoral, graveleux, un livre inspiré au contact de « Zola ». Ainsi disent vos amis et connaissances.

Est-il vrai que la « Chronique » si peu pudique rendant compte de votre livre vous a fait une leçon de morale et a dû trouver votre livre trop leste ?

Un des morceaux les plus graveleux doit être dédié à votre patron Picard qui a bien voulu agréer cette dédicace.

Un de vos amis de Bruxelles doit vous avoir dit à propos de la publication de votre livre : Emile ! Si en ce moment vous deviez vous présenter dans une famille honnête pour demander la main d'une honorable demoiselle, ne croyez-vous pas que vous seriez éconduit ?

De fameux libéraux de notre village (je pourrais citer des noms propres) ainsi que des amis qui vous estiment ayant lu votre livre en ont parlé avec mépris, par là vous avez réjoui le cœur de plusieurs qui ne sont pas sympathiques à votre famille <sup>(1)</sup>. Vous avez contristé le cœur de toutes (sic) les braves gens qui honorent et estiment votre parenté,

En voilà-t-il assez de preuves ?

---

(1) Henri Verhaeren, le père du poète, était échevin de la commune de St-Amand, président du Conseil de fabrique et de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Que me reste-t-il après tout cela ? Un sentiment de compassion et de profonde commisération pour vous que j'ai connu dès votre enfance et dans l'épanouissement d'un bon cœur, — pour vos parents que j'estime et qui j'espère ne soupçonnent pas l'abîme d'abaissement moral où est tombé leur fils unique, leur enfant chéri.

Un de vos amis m'a assuré que vous êtes d'un scepticisme rare non par blague mais par conviction.

Vous trouvez votre livre assez innocent et inoffensif, du reste vous n'avez écrit que pour le grand monde (quel monde ?).

Vous avez beau faire, mon ami, mais le VI<sup>e</sup> commandement inscrit même au cœur des peuplades sauvages restera quand même debout pour vous accabler de tout le poids de sa sanction divine.

Ainsi donc vous avez employé le talent d'écrire que Dieu vous a départi pour le tourner contre sa gloire au détriment et à la perte des âmes. Quel compte terrible pour l'Eternité !

Etes-vous heureux après cela ? Avez-vous réussi à étouffer vos remords ? Le « Non est pax impiis » de l'Écriture sainte restera toujours et éternellement vrai.

Ainsi donc vous seriez une des nouvelles « victimes du doute » livre dont vous m'avez parlé dans le temps avec éloge. Vous devez avoir lu dans le temps le livre de Laforet « Pourquoi l'on ne croit plus ». Vous y trouveriez votre condamnation.

Depuis quand le doute a-t-il surgi dans votre intelligence si ce n'est depuis que l'orgueil s'en est emparé et peut-être la volupté de votre cœur ?

Où est le temps de votre première ferveur religieuse où vous gardiez la paix du cœur dans l'amour de Dieu et la pratique de la religion ?

Dois-je évoquer cette ombre chérie de feu votre tante Amélie (1). Que son regard vous serait terrible et accusateur ! Quels reproches amers sortiraient de sa bouche !

---

(1) Amélie De Bock, dont la mort, en 1880, à St-Amand, éprouva douloureusement le jeune Verhaeren.

Mon cher... j'en finis. Si j'aurais (sic) pu vous blesser par une expression trop piquante échappée à ma plume et non à mon cœur, je la retire à l'instant, il me tardait de me décharger de ce qui me pesait sur le cœur touchant votre livre. Dans tout ce que je vous ai écrit je n'ai eu en vue que votre plus grand bien...

Je finis en disant une dernière fois que vous m'avez fait de la peine... Je serais heureux et consolé d'un mot de regret. Quelques mots de réponse me plairaient beaucoup.

Entre temps mon cher Emile Verhaeren agréez l'expression de mon inaltérable dévouement en N. S. J.-C.

Ch. Beliën,  
Vic.

S. Am. 3 sept. 1883 (1).

Verhaeren répondit-il au bon prêtre alarmé ? On l'ignore. Mais s'il lui répondit, comme il est vraisemblable, sans doute ne dut-il lui exprimer d'autre regret que celui de l'avoir involontairement peiné.

\* \* \*

Au moment où paraissaient les *Flamandes*, le mouvement littéraire belge affirmait son renouveau. Groupés autour de Max Waller, polémiste intrépide et spirituel, les écrivains de la *Jeune Belgique* menaient campagne en faveur d'un art nouveau, naturaliste et parnassien. Les audaces de leurs peintures, plus encore que leurs recherches verbales, effarouchaient les graves défenseurs de la vieille école, romantique et académique, qu'ils criblaient de leurs lazzi. En mai 1883, peintres et écrivains se réunissaient en un banquet pour fêter l'auteur d'*Un Mâle* à qui un jury officiel avait cru devoir refuser le prix quinquennal de littérature. Et cette « levée de fourchettes » consacre dans l'enthousiasme le triomphe des idées nouvelles.

---

(1) La ponctuation est celle de l'original. La lettre appartient au Fonds Verhaeren, de la Bibliothèque royale de Bruxelles.

En même temps que les *Flamandes*, avaient paru deux autres livres, dont les auteurs, ralliés à la même phalange, débutaient, eux aussi, ou presque, dans les lettres : *Kees Doorik*, de Georges Eekhoud, et le *Scribe*, d'Albert Giraud. Ces œuvres étaient, pour chacun d'eux, l'annonce d'une riche et longue floraison.

Déjà Verhaeren, encouragé par l'accueil fait à son premier livre, s'est remis à la tâche. Le recueil qu'il prépare, il est vrai, ne paraîtra que trois ans plus tard. Mais, dès octobre 1883, la *Jeune Belgique* signale que le poète travaille à un ouvrage qui portera pour titre : *Les Moines* et, en novembre de l'année suivante, elle en publie une suite de pièces.

Les *Flamandes*, ç'avait été l'un des aspects — et non le moins pittoresque — du peuple dont Verhaeren se voulait l'interprète. Il y célébrait la joie de vivre, la rudesse instinctive et l'épais matérialisme de ses congénères. L'autre volet du diptyque, les *Moines*, devait exalter en la hautaine figure de quelques reclus la ferveur religieuse, les aspirations mystiques de la même race. Et si la tendance est tout opposée, la note complètement autre, le poète n'excellerait pas moins dans l'évocation de l'austère et pieuse ambiance monacale que dans la peinture truculente des scènes de beuverie et de ripailles.

Des critiques ont prétendu que, avant les *Soirs* (1887), la vie de Verhaeren n'avait pas été intimement mêlée à ses créations. Certes, il ne s'était pas encore découvert tout entier : de douloureuses épreuves l'attendaient qui, le mûrissant, lui révéleraient aussi toutes les ressources de son art.

Qui ne voit pourtant que, dès cette heure, les influences extérieures — nous entendons celles qui ne façonneront pas le poète — comptent et agissent peu. Sa débauche de naturalisme elle-même, loin de contrarier l'essor de ses propres tendances, l'aide à les reconnaître et à les libérer.

Les *Moines* et les *Flamandes*, surtout les *Flamandes*, portent déjà le sceau verhaerénien, traduisent, en dépit de leurs imperfections et de leurs juvéniles outrances, les aspirations

essentielles de l'homme qu'il était alors et que, sauf la parenthèse des jours sombres, il ne devait pas cesser d'être. Hymne à la vie, hymne au labeur humain, hymne au sol natal, presque tous les grands thèmes qui s'épanouiront dans les recueils ultérieurs, se découvrent déjà ici.

Bien des années plus tard, en tout cas, après avoir parcouru un long cycle, où son cœur autant que sa pensée se trouveront engagés, Verhaeren allait revenir, on le sait, aux « tendresses premières » et, dans un vaste poème polyphonique, évoquer, mais avec une ferveur accrue et dans une communion plus étroite avec les paysages et les petites gens qui le hantent, les mille et un visages de *Toute la Flandre*.

Cette lecture donne lieu à un échange de vues entre Mme Marie Gevers et MM. Valère Gille, Charlier et Vanzype qui, chacun à leur tour, rappelèrent des traits de la vie du poète se rapportant à l'époque des *Flamandes*.

Mme Marie Gevers rapporte que Mme Cronleux, née Marie Verhaeren, la sœur du poète, lui avait raconté ceci :

Au moment où Verhaeren composait *Les Moines* et afin de créer une ambiance favorable à son inspiration, il se fit confectionner un grand froc en lainage blanc, qu'il revêtait chaque fois qu'il se livrait au travail.

Or sa vieille maman, Mme Verhaeren-De Bock, continuait à s'occuper de l'entretien des vêtements de son fils. Celui-ci lui envoyait chaque mois un panier de linge à laver et réparer, ce dont la bonne dame se chargeait avec joie.

Un jour, Maria Cronleux-Verhaeren, arrivant en visite, trouva la mère en larmes.

— Qu'y a-t-il, maman ?

— C'est à cause d'Emile...

Elle tira du panier à linge la robe de moine blanche, et dit :

— Comment n'a-t-il pas honte de m'envoyer à moi, sa mère, les toilettes de « ses madames » pour les faire laver...

Maria eut quelque peine à détromper et rassurer sa mère.

M. Valère Gille rappelle que le poète, au moment où il écrivait *Les Flamandes*, afin de se mettre dans l'atmosphère de son livre, parcourait toutes les kermesses à boudins des environs de Bruxelles. Il y contracta une gastrite aiguë qui l'obligea à faire une retraite au cours de laquelle il écrivit les *Moines*. Il ne se remit que lentement et cette indisposition est aussi à l'origine des *Flambeaux noirs*.

M. Gustave Vanzype signale qu'il doit exister, ou qu'il a existé, deux exemplaires au moins de l'édition originale des « *Flamandes* » expurgés par l'auteur lui-même.

En même temps qu'il imprimait « *les Flamandes* », l'éditeur Hochsteyn préparait aussi la publication du premier livre de Giraud : « *le Scribe* ». Giraud et Verhaeren qui étaient, à cette époque, intimement liés, se réunissaient pour corriger ensemble leurs épreuves. Et Giraud, dit M. Vanzype, m'a raconté que Verhaeren, inquiet de l'accueil que feraient à son ouvrage certains membres de sa famille, avait fait tirer, à l'intention de deux de ces parents particulièrement rigoristes, des exemplaires amputés de deux ou trois poèmes.

---



## RAPPORT DU JURY

### CHARGÉ DE JUGER LE CONCOURS SCOLAIRE DE L'ANNÉE 1949

---

Le sixième concours scolaire — organisé comme les précédents par l'Académie, à l'aide des revenus du fonds Paschal, entre les élèves de Poésie et de Rhétorique des établissements d'enseignement moyen, officiels et libres — n'a pas remporté cette année-ci le succès escompté. Ce concours est encore loin, et nous le regrettons, d'avoir l'ampleur d'un véritable concours général. Les concurrents ont été moins nombreux; les rédactions, moins bonnes et la participation des établissements officiels du régime flamand, faible. Le jury a décidé, en conséquence, d'autoriser les établissements scolaires à lui envoyer dorénavant deux copies au lieu d'une.

Trente-quatre établissements d'enseignement moyen ont envoyé 34 copies (régime français : 20; régime flamand : 14). Parmi ces établissements, il y a eu 12 Athénées (dont 8 ont pris part au concours du régime français et 4 au concours du régime flamand) et 22 Instituts et Collèges (12 du régime français et 10 du régime flamand). Il y avait 13 filles et 21 garçons.

En général, les sujets scolaires étaient moins nombreux que les années précédentes. Ce fut là une constatation réconfortante et le travail du jury s'en trouva facilité.

Conformément au règlement, une première sélection eut lieu et 18 concurrents (9 du régime français et 9 de l'autre régime) furent désignés pour la compétition finale.

Ils ont été convoqués le jeudi 9 juin, à 14 heures, au Palais des Académies. Tous étaient présents, sauf Mlle Ghoos, élève de l'Athénée royal de Turnhout. Le jury avait choisi trois thèmes de composition dont les titres furent remis, sous enveloppes fermées, à Monsieur le Secrétaire perpétuel. Le sort désigna le sujet du concours final : *Un beau jour de ma vie.*

Les travaux primés révèlent, pour les concurrents du régime français, un sens réel de l'humain, le don de créer des atmosphères et celui d'émouvoir avec des moyens simples et directs.

Les travaux des concurrents flamands brillent par le pittoresque et le goût de l'humain.

Voici les noms des lauréats auxquels s'ajoutent les noms de tous ceux que le jury a retenus pour la compétition finale. L'ordre alphabétique a été adopté pour les uns comme pour les autres.

*Lauréats*

*Régime français :*

Roger Brucher, Athénée royal d'Arlon.

André Leloup, Athénée royal d'Etterbeek.

Lucie Van Esbroeck, Religieuses de St-André d'Ixelles.

*Régime flamand :*

Willy Deroisy, Athénée royal de Berchem.

René Levieux, Collège St-Pierre de Louvain.

Suzy Meire, Regina Caelilyceum de Dilbeek.

*Concurrents retenus :*

Jacques Bande, Athénée royal, Malines.

Geneviève Bondue, Pensionnat du Sacré-Cœur, Bruxelles.

Rosa Bral, Institut N.-D. aux Epines, Eecloo.

Edouard Bustin, Athénée royal, Liège.

Jacques Clarysse, Collège St-Joseph, Iseghem.

Georges Dardenne, Petit Séminaire, St-Trond.

Denise De Ridder, Dames de Marie, Bruxelles.

Christiane Ghoos, Athénée royal, Turnhout.

Maris-Georges Putzeys, St-Bavo Humaniora, Gand.

Minou Ulens, Pensionnat St-André, Charleroi.

Roger Ramackers, Athénée royal, Chênée.

Jacques Vanden Bossche, Institut St-Louis, Bruxelles.

*Les membres du Jury :*

Joseph CALOZET, Gustave CHARLIER, Henri DAVIGNON,  
Georges RENCY et Constant BURNIAUX (rapporteur).

## Répartition géographique des Etablissements ayant participé au Concours

Athénées	Ecoles moyennes	Collèges libres
----------	-----------------	-----------------

*Régime français :*

Virton		Collège de Belle-Vue, Dinant.
Visé		Ecole abbatiale, Maredsous.
Chênée		Institut St-Louis, Bruxelles.
Nivelles		Pensionnat des Dames Bénédictines, Liège.
Liège		Pensionnat St-André, Charleroi.
Arlon		Dames de Marie, Bruxelles.
Forest (filles)		Collège St-Quirin, Huy.
Etterbeek		Religieuses de St-André, Ixelles.
		Demi-Pensionnat du Sacré-Cœur, Bruxelles.
		Institut N.-D., Charleroi.
		Séminaire épiscopal, Bonne-Espérance.
		Collège St-Hadelin, Visé.

*Régime flamand :*

Malines		Collège St-Pierre, Louvain.
Turnhout		St-Bavo Humaniora, Gand.
Berchem		Institut N.-D. aux Epines, Eecloo.
Ypres		Maison du Sacré-Cœur, Bruxelles.
		Collège St-Joseph, Iseghem.
		Institut St-Stanislas, Berchem.
		Collège Ste-Barbe, Gand.
		Collège St-Rombaut, Malines.
		Regina Caëlyceum, Dilbeek.
		Petit Séminaire, St-Trond.

# CHRONIQUE

---

## PRIX

En sa séance du 19 novembre 1949, l'Académie a attribué le *Prix Auguste Beernaert* à M. Adrien de Prémorel pour son livre « Le Génie du Ruisseau ».

\* \* \*

En sa séance du 10 décembre 1949, l'Académie a attribué les Prix suivants :

*Prix Auguste Michot* à Mme Andrée de Croix pour son roman « Les Corola ».

*Prix Léopold Rosy* à Mlle Claire Michant pour son essai « Défense et illustration de la Chanson d'Eve ».

*Prix Georges Vaxelaire* à M. Denis Marion pour sa pièce « Le Juge de Malte ».

---

## A L'INSTITUT DE FRANCE

L'Académie est heureuse de reproduire ci-dessous les paroles d'hommage à Maurice Maeterlinck, prononcées à Paris au cours de la séance annuelle des Cinq Académies, le mardi 25 octobre 1949, par M. Charles Jacob, de l'Académie des Sciences, président de l'Institut de France.

C'est à l'Académie des Sciences morales et politiques que nous devons d'avoir inscrit, en 1937, parmi ceux de nos Associés étrangers, le nom illustre de Maurice Maeterlinck.

Né à Gand, le 29 août 1862, élevé au Collège des Jésuites, il fit son droit et plaida quelques années dans sa ville natale, sans aucun enthousiasme du reste. Sa carrière littéraire était largement amorcée et sa notoriété acquise lorsque, à trente-cinq ans, il vint habiter Paris, quitte à se réserver de longues villégiatures à la campagne, dont les principales

furent au vieux presbytère désaffecté de Gruchet-Saint-Siméon, puis à l'Abbaye de Saint-Wandrille, près de Dieppe. En 1903, il acheta une propriété près de Grasse, finalement il évolua vers les environs de Nice, où, dans son domaine d'Orlamonde, ce magnifique vieillard de quatre-vingt-sept ans, resté alerte et sportif, ayant toujours su protéger son indépendance de pensée et de travail, comblé d'honneurs et s'étant acquis des biens de fortune, s'est éteint le 6 mai, ayant vécu plus de la moitié de son existence dans notre pays.

Son œuvre ? Comment en dire quelques mots après l'innombrable littérature de toutes langues qu'elle a provoquée et dont une intéressante brochure de Louis Le Sydaner en 1928 peut donner une idée.

Il débuta par une plaquette de vers : *Serres chaudes* et par des chansons, vers symbolistes sur lesquels, comme plus tard sur ses œuvres dramatiques, se jetèrent les musiciens. La publication de sa première pièce de théâtre : *La Princesse Maleine* fut saluée par un article d'Octave Mirbeau, dithyrambique au point que le père de Maeterlinck, bon bourgeois flamand, épris des abeilles, des fleurs et des fruits, se demanda si ces éloges étaient bien sérieux. Suivent toute une série de pièces bien connues, dont la plus célèbre est *Pelléas et Mélisande*, surtout depuis que le génie de Claude Debussy l'a enveloppée et interprétée d'un atmosphère musicale incomparable. Le milieu est nordique : un vieux château dans de sombres forêts avec la mer proche; y vivent au ralenti des personnages de légende, aux destinées que règle une implacable fatalité. La fatalité ? Comment les humains peuvent-ils réagir contre elle ? Maeterlinck n'a guère cessé de s'en préoccuper et il écrit, à peu près depuis son installation en France, ces beaux essais : *Le Trésor des Humbles*, *La Sagesse et la Destinée*, *La Mort* et tant d'autres, dans lesquels sa pensée fluide et poétique va et revient, reprenant en somme des thèmes éternels : Intelligence, Sagesse, Bonté, Amour... Dans cette « Forêt des Majuscules » comme écrivait Georgette Leblanc, le mystère ne cesse de se déplacer; néanmoins Maeterlinck rejoint souvent des pensées de Marc Aurèle et quelques-uns des préceptes chrétiens. Le terrain social lui fournissant aussi des réflexions, cet apiculteur de naissance ne pouvait manquer de s'intéresser aux singulières collectivités, avec individus si spécialisés, que fournissent les *Abeilles*, les *Termites* et les *Fourmis*. Nouveaux ouvrages de grande vogue, où percent des inquiétudes, quand, songeant aux hommes, il parle, dès 1928, à propos des termites

« d'une destinée qui préfigure peut-être, du train où nous allons, et si nous ne réagissons pas avant qu'il soit trop tard, celle qui nous attend ». L'évasion, le refuge, où les chercher ? sinon dans le domaine de la fantaisie, dans celui de la féerie, et c'est peut-être là que Maeterlinck a trouvé son véritable accomplissement. Sortent l'*Oiseau bleu* et, dix ans plus tard, la suite qu'il lui a donné avec *Fiançailles*, ouvrage moins connu, car publié en édition de luxe, et il m'a fallu aller à la Bibliothèque nationale pour en consulter un exemplaire, alors qu'on souhaiterait un tirage aussi nombreux que pour l'*Oiseau bleu*. Même sous la surveillance attendrie et bienveillante de la Lumière, nous ne suivrons pas les voyages de rêve du délicieux et solide petit bonhomme Tytyl accompagné de son cortège. Simplement, au départ, notons l'apostrophe de la Fée Berylune à propos des trépassés : « Comment seraient-ils morts puisqu'ils vivent dans votre souvenir ? »

---

## OUVRAGES REÇUS

---

*Recherches sur le Thème : Les Chansons de Geste et d'Histoire*, par Rita Lejeune, Faculté de Philosophie et Lettres, 1948, fascicule CVIII.

*Sir Philip Sidney, Le Chevalier Poète Elisabethain*, par Michel Poirier, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille, Bibliothèque Universitaire de Lille, 1948.

*Le Hoyoux et ses confins montueux*, par Paul Erève, Editions Marc Foncoux, 49, rue des Jardins, Huy, MCMXLIX.

Gérard de Nerval. — *Les Chimères, Exégèses de Jeanine Moulin*, Lille, Librairie Giard, 2, rue Royale, Genève, Librairie Droz, 14, Verdaine, 1949.

*La Marche à la Lumière*, par Paul Champagne, Mons-en Hainaut, 12, rue Notre-Dame Débonnaire, 1949.

*Collection bien écrire et bien parler*, Dictionnaire des difficultés Grammaticales et Lexicologiques, par Joseph Hanse, Professeur à l'Université de Louvain. Baude-Paris-Bruxelles, Siège de Bruxelles, 47, rue du Houblon, Copyright, 1949.

*La corde suivi de lazarus*, par Jean Tordeur, Editions à l'Enseigne du Plomb qui fond, 1949.

*Au pays d'Adonis*, par Moussa, Prince.

Université libre de Bruxelles. — Rapport de l'année académique 1947-1948, Edition de l'Université, 1949.

Université libre de Bruxelles. — Statuts Organiques. Programme des Cours pour 1949-1950, Edition de l'Université, 1949.

*Hommage à Maurice Maeterlinck, 1862-1949*, I. N. R., 1949.

*Dans le jardin des Hespérides*, par Louis Stinglhamber, Professeur des Facultés Universitaires N-D de la Paix, Namur, Editions J. Duculot, Gembloux.

*Passion de l'Ardenne*, par Thomas Braun, Collection Durandal, Paris-Bruxelles.

*La nourriture de St Jean*, par Robert Havenith, l'Hippogriffe, 88, rue de la Victoire, Bruxelles.

*Le Chapitre Cathédral de St-Lambert au XVII<sup>e</sup> siècle*, par Alice Dubois, Docteur en Philosophie et Lettres, Professeur au Lycée de Huy, Faculté de Philosophie et Lettres, Liège, 1949.

*Etude sur les Circonscriptions Judiciaires et Administratives du Brabant et les officiers placés à leur tête par les Ducs antérieurement à l'avènement de la Maison de Bourgogne*, par Charles Kerremans, Docteur en Philosophie et Lettres, Bruxelles, Palais des Académies, 1, rue Ducale, 1949.

*Les Lettres mosanes*, Été et Automne 1949, Remy Magermans, Editeur Andenne.

*Mémoires*, Nouvelle Série, tome XXVII 1946-1948, Cercle Royal Historique et Archéologique de Courtrai, S. V. Groeninghe, Kortrijk.

---



# TABLE DES MATIÈRES

---

## Séances publiques

Réception de M. Gustave VANWELKENHUYZEN :	
Discours de M. Henri LIEBRECHT .....	5
Discours de M. Gustave VANWELKENHUYZEN .....	15
Réception de M. Carlo BRONNE :	
Discours de M. Pierre NOTHOMB .....	27
Discours de M. Carlo BRONNE .....	39
Réception de M. Louis REMACLE :	
Discours de M. Maurice DELBOUILLE .....	59
Discours de M. Louis REMACLE .....	71
Réception de M. Louis PIÉRARD :	
Discours de M. Louis DUMONT-WILDEN .....	81
Discours de M. Louis PIÉRARD .....	97

## Communications

Vie, mort et résurrection des œuvres littéraires : lecture faite le 12 mars 1949 par M. Robert DE TRAZ.....	49
Hommage à M. Firmin van den Bosch : discours prononcé le 12 février 1949 par M. Henri DAVIGNON.....	117
Eloge funèbre de Maurice Maeterlinck, prononcé devant l'Académie le 14 mai 1949 par M. Maurice DELBOUILLE, Directeur .....	119
Une voix de l'exil : lecture faite le 14 mai 1949 par M. Gustave CHARLIER .....	123
Un bon élève de M. Beyle : lettres inédites de Van Praet à Stendhal, lecture faite le 11 juin 1949 par M. Carlo BRONNE	129
En marge des Flamandes d'Emile Verhaeren : lecture faite le 19 novembre 1949 par M. Gustave VANWELKENHUYZEN .	151

---

Séance commémorative des XX <sup>e</sup> et XXV <sup>e</sup> anniversaires des poètes Giraud et Gilkin :	
Discours de M. VALÈRE-GILLE .....	143
Discours de M. Henri LIEBRECHT .....	147

### Rapport

Rapport du Jury du Concours scolaire 1949.....	165
--	-----

### Chroniques

Prix triennal de Littérature Dramatique — Rapport.....	111
Prix des Fondations de l'Académie.....	139, 168
A l'Institut de France.....	168
Ouvrages reçus .....	141, 171

---

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre »  
12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

Bulletin, t. I-XXII, 1922-1944.

Annuaire, 13 vol., 1928-1945.

### Mémoires

*Les Sources de « Bug Jargal »* par Servais ETIENNE.

*L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.

*Charles De Coster*, par Joseph HANSE.

*L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYSEN.

*Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOBREL.

*Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*, par Marcel PAQUOT.

*Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*, par Marthe BRONCKART.

*La littérature et les médecins en France*, par Georges DOUTREPONT.

*Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898*, par François VERMEULEN.

*Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*, par Madeleine REICHERT.

*Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse*, par Louis MICHEL.

*La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours*, par Robert GILSOUL.

*Le Parler de La Gleize*, par Louis REMACLE.

*Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*, par Léon-Louis SOSSET.

*Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique*, par Georges DOUTREPONT.

*Fernand Severin. Le Poète et son Art*, par Elie WILLAIME.

*Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en 1240*, par Maurice WILMOTTE.

*L'Esthétique de Georges Rodenbach*, par Anny BODSON-THOMAS.

*Le Vers moderne*, par Lucien-Paul THOMAS.

*Il y avait une fois*, par François MARET.

*Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)*, par G. CHARLIER.

### Textes anciens

*Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200*, Edité par Alphonse BAYOT.

*La Tragi-Comédie pastorale (1594)* publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

*Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier*. Edité par Rita LEJEUNE.

*Médecinaire liégeois du XIII<sup>e</sup> Siècle et Médecinaire namurois du XV<sup>e</sup>* (Manuscrits 815 et 2769 de Darmscadt). Edités par Jean HAUST.

### Rééditions

Octave PIRMEZ. — *Jours de solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles de SPRIMONT. — *La Rose et l'Epée*.

Edmond PICARD. — *L'Amiral*.

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publiées par L. Christophe et M. Paquot).

Camille LEMONNIER. — *Paysages belges*. Choix de pages. Préface par Gustave CHARLIER.